



HAL
open science

Onomastique et influences culturelles : l'exemple de l'onomastique de Palmyre

Jean-Baptiste Yon

► **To cite this version:**

Jean-Baptiste Yon. Onomastique et influences culturelles : l'exemple de l'onomastique de Palmyre. Mediterraneo Antico. Economie Società Culture, 2000, 3 (1), pp.77-93. halshs-04424130

HAL Id: halshs-04424130

<https://shs.hal.science/halshs-04424130>

Submitted on 29 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Onomastique et influences culturelles: l'exemple de l'onomastique de Palmyre*

Jean-Baptiste Yon

Palmyre aux premiers siècles de notre ère appartient à l'Empire romain, mais reste marquée par la force des traditions locales. Celles-ci sont visibles entre autres dans l'utilisation de la langue et de l'écriture locale, concurremment au grec, y compris pour les textes officiels. La ville, sans être sur une frontière à proprement parler, est le lieu où se mêlent différentes influences culturelles, qu'on ne peut réduire aux deux langues principales écrites sur place.

Parmi tous les aspects de ce multiculturalisme, on va s'arrêter maintenant sur l'onomastique. L'onomastique de Palmyre est marquée par une grande variété: on trouve en effet tous les types de noms: arabes, araméens surtout, mais aussi grecs, iraniens ou même latins, et les différents types peuvent être reconnus dans une même généalogie, ce qui pose évidemment la question des différences ethniques au sein de la population. De même, certains des habitants de l'oasis portent des noms doubles qui mélangent les diverses origines. La plus célèbre parmi les Palmyréniens, Zénobie, est connue sous un nom grec (Ζηνοβία), mais porte aussi un nom sémitique (*btzby*). Son mari a un nom arabe, et leurs enfants ont des noms grecs, arabes ou araméens.

Les différences linguistiques et ethniques à Palmyre n'opposent pas seulement les langues araméenne et grecque ou les groupes d'origines arabes et araméennes, mais la question est plus complexe. On peut ainsi s'intéresser aux noms non-sémitiques (grecs surtout, iraniens ou latins)¹.

* Cette communication reprend certaines idées développées dans ma thèse (*Les notables de Palmyre, études d'histoire sociale*) soutenue en novembre 1999 à l'Université de Tours et dirigée par Monsieur M. Sartre. Cette thèse est une étude préliminaire pour le corpus des inscriptions grecques et latines de Palmyre (dans la série des *IGLS*) actuellement en préparation. Je remercie Monsieur le Professeur Ariel Lewin de m'avoir fait l'honneur de m'inviter à participer à ce colloque devant une assemblée particulièrement prestigieuse.

¹ Seront néanmoins exclus de cette étude les noms latins inhérents à l'obtention de la citoyenneté romaine (tel *Iulius Aurelius*), qui sont attribués selon des critères tout différents.

Peu nombreux au total, ils semblent pourtant caractéristiques de certains groupes sociaux qu'on peut essayer de définir. L'onomastique des notables de Palmyre apparaît comme conservatrice et fidèle aux traditions, puisqu'on suit souvent la règle de la papponymie. En même temps, c'est aussi le lieu où apparaissent les nouveautés par l'introduction de noms d'autres origines.

1. *L'onomastique non-sémitique de Palmyre*

A/ Les noms grecs et romains

L'usage des noms gréco-romains donne des renseignements précieux sur la civilisation de Palmyre. Or, c'est un sujet d'étonnement que, dans l'ensemble de la documentation, il n'y ait que deux ou trois inscriptions datées qui attestent de l'usage de noms gréco-romains avant les premières années du II^e siècle de notre ère². Ils apparaissent ensuite en nombre réduit, mais bien réel. Ils désignent souvent des personnages de premier plan.

a) La transformation des noms

Les noms d'origine étrangère semblent souvent correspondre à un nom indigène originel. Plusieurs méthodes ont été suivies pour transformer les noms locaux en noms gréco-romains qui gardaient souvent des traces de leur adaptation.

La première méthode est en fait un procédé d'équivalence: la fréquence des noms théophores dans l'onomastique sémitique et grecque a favorisé le travail, car il suffisait de trouver l'équivalence entre les panthéons indigène et classique. Ainsi Wahballât, fils de Zénobie, est devenu Athénodôros³; l'équivalence existe aussi entre Ἡλιόδωρος, Iarhâi (*yrḥy*) et Lishamsh (*lšmš*)⁴. Ce procédé est pourtant assez rare en Syrie, à l'époque romaine, et l'exemple de Palmyre connaît peu de parallèles contemporains⁵. Plus qu'ailleurs, c'est sans doute le signe d'un attachement profond à la culture locale qu'on interprète.

² Il s'agit des textes J. Cantineau, 1931, 139, n° 18 et 1938, 76, n° 29 et du texte *Iny* IV 7a.

³ Par exemple *CIS* 3971 ou *OGIS* 647.

⁴ *Iny* X 34 (Ἡλιοδώρου τοῦ καὶ Ἰαρχαίου), J. Cantineau, 1930a, 547, n° 13B (Ἡλιοδώρου τοῦ καὶ Λισαμισσοῦ); voir *Iny* X p. 11 (à propos d'*Iny* X 1 et 2).

⁵ Voir M. Sartre, 1998, 559. Il semble plus courant à l'époque hellénistique, en particulier dans le monde phénicien: voir par exemple O. Masson, 1969, 681. À la même époque, on

Parfois, c'est plus par une certaine ressemblance phonétique que par un rapprochement sémantique qu'un nom sémitique est rendu en grec; on peut ainsi citer l'équivalence bien attestée de Ζηνόβιος et de *zbyd'* (ou des noms apparentés). En *CIS* 4201, Ζηνόβιοι est *zbyd'*; en *CIS* 3932, on a en grec Ζηνόβιος ὁ καὶ Ζαβδιλας, mais seulement *zbdlh* en araméen. Cette même équivalence est aussi celle qui fait d'une certaine *btzby* une Ζηνοβία, nom sous lequel on connaît la plus célèbre des habitantes de l'oasis, dans les sources littéraires classiques (et aussi dans l'épigraphie)⁶.

Ces noms sont formés sur la racine sémitique *zbd* «donner»⁷. L'explication philologique de toutes les formes (*zbdl'*, *zbdy* ou *zbyd'* par exemple) n'est pas la même, bien qu'il s'agisse d'hypocoristiques, mais il est clair que la signification générale («don de la divinité», «donné par la divinité») est proche dans tous les cas. C'est sans doute aussi la raison pour laquelle Ζηνόβιος sert à traduire d'autres noms formés sur la racine *zbd*, comme *zbd'th* (*RSP* n° 35). Cette fois, le nom divin est celui d'une déesse (*'th*).

Un autre exemple de rapprochement phonétique est attesté dans le texte *CIS* 3954 avec l'équivalence Αιρανης ὁ καὶ Ἡρώδης. Le même personnage est appelé *hyrn* dans la version araméenne du même texte et Ἡρώδης Σοραιοῦ dans le texte *Inv X 27*⁸. C'est en vertu d'une équivalence du même genre que le fils d'Odinat, appelé Hérode par les sources classiques (*Histoire Auguste*) et Hérodien par l'inscription *Inv III 3*, pouvait en fait être un Haïran (*hyrn*), peut-être celui qui est amplement attesté par l'épigraphie⁹. C'est d'ailleurs le nom de son grand-

trouve aussi des cas de rapprochements phonétiques, dans le monde phénicien, mais aussi par exemple dans un texte de Dan où le nom grec Ζοῖλος rend l'araméen Silas (*BE* 1977, 542).

⁶ Notons néanmoins qu'il s'agit de l'unique cas de femme portant un nom double. Les surnoms ne semblent pas exister non plus pour celles-ci.

⁷ Voir J.K. Stark, 1971, 85-86 et A. Caquot, 1962, 244.

⁸ J.T. Milik donne d'autres exemples (*DFD*, 246, 250 et 319), mais il faut noter qu'il s'agit dans tous les cas de restitutions ou de reconstructions de textes (respectivement *Inv VIII 124 + 186*; J. Cantinneau, 1930b, n° 14) qui sont seulement probables; son raisonnement est un peu circulaire.

⁹ *CIS* 3944 (= *Inv III 16*); deux textes dans H. Seyrig, 1963, 161. Voir aussi les tessères *RTP* n° 485 et 736. Les textes (sans les tessères) sont rassemblés par M. Gawlikowski, 1985, 254 (n° 4, 5 et 6), qui propose aussi la même identification (p. 261), malgré les objections de H. Seyrig, 1963, 171-172 (voir aussi *DFD*, 319). Ce (ou ces ?) personnage est un demi-frère de Wahballât, fils de Zénobie. La présence dans l'*Histoire Auguste* d'un Herennianus (*Vita Gall.*, 13, 1 et *Tyr. Tr.*, 15, 2; 17; 27; 30, 2), autre fils de Zénobie, vient

père, ce qui correspond tout à fait aux traditions qu'on peut connaître à Palmyre.

Parfois enfin la raison de la traduction reste mystérieuse. Elle devait s'expliquer par un choix personnel, une mode particulière ou les contacts des habitants de Palmyre avec des habitants des zones plus hellénisées de l'Empire. Ainsi en *CIS* 3934 (en 254), un certain Iulius Aurelius Ogâ est aussi appelé «Séleukos» en grec et en araméen. Il est difficile de trouver un lien entre les deux, si ce n'est que le nom grec devait être plus pratique à utiliser, ou mieux vu, dans les contacts entre les Palmyréniens et les «Grecs» de la région, cela d'autant plus que le personnage avait exercé de hautes charges à Palmyre (stratège de la colonie) et qu'il était sans doute chevalier romain¹⁰.

Ce qui est important et sans doute particulier à Palmyre, c'est que grâce aux textes bilingues, on a la preuve d'un véritable bilinguisme onomastique.

b) Les noms doubles

La situation de Palmyre au carrefour de la culture araméenne et de la culture gréco-romaine a fait que certains habitants de l'oasis ont porté des noms doubles, comme pour exprimer cette double appartenance. Peut-être par snobisme, ou pour paraître mieux intégrés dans l'Empire, les Palmyréniens ont adopté des noms gréco-romains, soit uniques, soit surtout par équivalence avec un deuxième nom, indigène celui-là, soit souvent concurremment à un nom sémitique.

On a un exemple du premier cas avec Alexandre, fils d'Alexandre, fils de Philopatôr qui apparaît dans le préambule du Tarif (*CIS* 3913)

compliquer le problème, puisque dans ce cas aussi la transcription du nom Haïran est assez lisible. On ne sait pas quel crédit on peut accorder à cette source, notoirement assez peu fiable. L'identification est acceptée sans discussion par E. Will, 1992, 177-178, comme par E. Equini Schneider, 1993, 22-23. Un des arguments de D.S. Potter (1990, 387) pour la rejeter est que ni Wahballât, ni Odainat n'ont jamais utilisé de noms grecs. Pourtant, si la proposition est vraie pour Odainat, tous les milliaires de Wahballât, aussi bien en latin qu'en grec ou même en araméen, l'appellent Wahballât-Athênodôros (*whblt 'ndr[ws]* en *CIS* 3971; Οὐβαλλά[θου] Ἀθηνοδώρου en *OGIS* 647; *Vaballatho Athenodoro* en *AE* 1904, 60). Certes, la formule équivalente Haïran-Hérodien n'apparaît jamais, mais Odainat n'a lui jamais de nom grec. Si deux membres de la famille utilisent deux manières différentes de donner leur nom, on ne voit pas pour quelle raison Haïran n'en utiliserait pas une troisième.

¹⁰ Ce phénomène n'est pourtant pas général à Palmyre, puisqu'à la même période, Odainat qui est sénateur garde son nom, ce qui peut-être le signe d'une position personnelle ou d'une intention particulière.

dont le nom est le même en grec et en araméen ('Αλέξανδρος 'Αλεξάνδρου τοῦ Φιλοπάτορος 'lksdrs br 'lksdrs br plp̄tr). Le cas est plutôt rare, et on verra que cela ne signifie pas nécessairement qu'il n'a pas d'ancêtres palmyréniens.

Le second cas (deux noms en concurrence) est beaucoup plus courant, malgré des variations dans l'usage: ainsi Ιεδειβηλος 'Ηλιοδώρου τοῦ καὶ Λισαμσου τοῦ Ιεδειβηλου et ydy'bl br hlydrws [lš]mš br ydy'bl (Cantineau, 1930a, n° 13b) ou bien 'Αλέξανδρος 'Αλεξάνδρου τοῦ 'Απολλωνίου τοῦ Νεβουζαβαδου τοῦ Θαιμιαη τοῦ Αγγοδομου et 'lksdrys br 'lksdrys br 'plnys nbwzbd br tym^c br 'gdm (*Inv* IV 7b). Il apparaît donc dans les deux textes cités que certains habitants de Palmyre utilisaient les deux noms ensemble, pour bien montrer leur double attachement. Le cas de cet Alexandre peut éclairer sur le personnage mentionné dans le Tarif (cf. *supra*), puisqu'on voit que malgré les noms grecs, à partir de la 4^e génération, on passe à une généalogie purement sémitique¹¹.

On connaît ainsi deux textes honorifiques en faveur du Iulius Aurelius Ogâ dont on a parlé plus haut. Le premier (*CIS* 3934) donne les mêmes noms dans les deux langues: «Iulius Aurelius Ogâ dit Séleukos» ('Ιούλιος Αὐρήλιος Οὔγγα ὁ καὶ Σέλευκος et ywlys 'wrllys 'g' dy mtqr' slwqws). L'autre pose un problème épigraphique (*CIS* 3935 (de 259) = *Inv* III 15). Il a été restitué de manière différente, justement dans la partie qui concerne le nom. Le débat porte sur les lignes 2-4 du grec et sur le début du palmyréniens¹². J.-B. Chabot dans le *CIS* restitue ainsi: Σ[έ]λ[ευκον Οὔγγλον] | [δὶς Αῤιζου τοῦ Σεειλα] | [..... ἱππέα 'Ρωμαίων. Dans l'*Inv* III 15, J. Cantineau préfère ['Ι]ούλ[ιτον Οὔγγαν τοῦ] Α[ῤιζου Σεειλα] | [... ἱππέα 'Ρ]ωμαίων. Le palmyréniens est de peu de secours, puisque les lettres visibles des deux côtés de la lacune de la première ligne (slm[.....] 'g' br) permettent aussi bien de restituer slwqws (*CIS*) que dnh dy (démonstratif + particule introduisant le complément de nom dans *Inv*).

¹¹ Dans la généalogie fournie par le texte *Inv* IV 7b cité ci-dessus, il faut comprendre que le grand-père d'Alexandros s'appelle Apollonios-Nebûzabad: dans son cas, l'équivalence bien connue entre Apollon et Nabu est à la base du rapprochement. Le texte sémitique qui met les deux noms en apposition est plus précis que le grec, et assure l'identité du personnage.

¹² Voir aussi D. Schlumberger, 1942-1943, 82, n. 18 qui restitue 'Ιούλι[ον Αὐρ(ήλιον) Οὔγγ]- | αν Α[ῤιζου τοῦ] | Αῤ[ῤιζου τοῦ Σεειλα ἱππέα 'Ρ]ωμαίων. La césure non syllabique est rare à Palmyre, mais n'est pas impossible.

Au vu des lacunes et de l'espace disponible, il semble que le texte ne puisse pas mentionner en même temps le nom de Σέλευκος (ni en araméen, ni en grec) et la mention de la citoyenneté (les prénoms Iulius Aurelius), qui est pourtant très rarement omise à cette époque, dans les textes officiels (en 259). Si les prénoms Iulius Aurelius sont inscrits sur la pierre, peut-être sous une forme abrégée, alors cela peut signifier que la version grecque du nom du personnage n'apparaît pas dans ce texte. Dans ce cas, le nom grec n'est que secondaire pour ce Iulius Aurelius Ogâ. Il resterait à expliquer pourquoi il n'apparaît pas dans ce texte, alors qu'il est présent dans le premier.

Bôlnâ, fils d'Azîzû, fils d'Azîzû, fils de Shîlâ (CIS 3976), son frère, qui a exercé des fonctions religieuses, ne porte apparemment pas de nom grec. Là comme dans d'autres cas, il faut tenir compte de la disparition de nombreux textes: on n'est renseigné que par une petite partie du corpus, qui dissimule peut-être l'usage de noms grecs dans certains cas. De plus, dans un domaine plus conservateur comme le domaine religieux, l'absence de noms grecs et de version grecque du texte n'étonne pas outre mesure. D'ailleurs, les textes dédicatoires sont assez rarement dans une langue autre que l'araméen.

Cela ne signifie pas que les éventuels surnoms appartenaient de manière systématique aux deux langues. On en a un exemple avec un nom triple: «Théodôros dit Marônâ» (Θεοδώρος ὁ καὶ Μαρωνας), apparaît dans un texte en grec, mais la version araméenne le nomme «Elahbel dit Marônâ» (*'lhbl dy mtqr' mrwn'*)¹³. Le surnom sémitique est présent dans les deux versions, mais le nom change selon la langue. La fréquence des homonymies à Palmyre, et même au sein des familles, rendait souvent nécessaire l'emploi de ces surnoms, sans que cela indique forcément un parti-pris culturel¹⁴.

¹³ Texte publié par M. Gawlikowski, 1970, n° 4, 69. Il est rare qu'un nom grec reçoive un surnom sémitique dans les deux langues: voir cependant Αβγαρος Πατρόκλου τοῦ καὶ Αστουργα *'bgr br ptrqls dy mtqrh 'stwrg'* («Abgar, fils de Patrocle qui est surnommé Astourga») dans un texte de 84 publié par J. Cantineau (1938, 76, n° 29). On peut comparer avec «Zénobios dit Zabdilah» qui est seulement Zabdilah en araméen (CIS 3932) ou les exemples cités dans le paragraphe suivant.

¹⁴ Voir à ce sujet M. Sartre, 1998, 558-559: «près du tiers de cet échantillon (= les noms doubles ou les surnoms connus en Syrie et Arabie romaines) offre une onomastique linguistiquement homogène, c'est-à-dire entièrement grecque (32 exemples) ou entièrement sémitiques (8 exemples)».

On a donc des exemples assez nombreux de l'utilisation du nom double. Quand le nom grec est utilisé, c'est très souvent en parallèle avec le nom araméen; plus couramment, l'araméen ne mentionne pas le nom grec et se contente de la version locale du nom. Le grec est de son côté plus fidèle à cette double appartenance: on peut prendre l'exemple des textes *CIS* 3953-3954. Dans le premier, Ἡρώδης ὁ καὶ Αἰρανης devient simplement *hyrn*. Dans le second, la mère d'Hérode-Haïran, *mrtv* est fille d'un Alexandre-Iadê (Ἀλέξανδρος ὁ καὶ Ἰαδη), qui est appelé simplement *yd'* en araméen.

Le problème se complique encore quand on prend en compte les traductions des listes de noms d'ascendants qui parfois sont assez différentes et plus ou moins longues selon la langue utilisée. Il semble qu'assez régulièrement les généalogies en grec soient plus courtes que leurs contreparties araméennes. Ainsi dans *Inv* IV 7a: Ἰεδειβηλος Θαιμαη τοῦ Αγγοδομου devient en araméen *yd'y'bl br tymh' br ydy'bl br 'bd'th 'gdm*. Les générations intermédiaires entre le nom du père et celui de l'ancêtre du clan sont omises en grec. Le texte grec dans ce cas semble second et pour ainsi dire d'apparat. Le texte qui comporte un véritable contenu et qui est destiné aux compatriotes du personnage mentionné est le texte palmyrénien.

L'exemple de Palmyre semble assez original si on le compare au reste de la Syrie à la même période. Ainsi, contrairement à ce que J.-P. Rey-Coquais qualifiait d'usage «général en Phénicie et en Syrie», la participation au charge public n'implique pas nécessairement l'adoption d'un nom grec¹⁵. Les exemples en seraient assez faciles à rassembler. On retrouve aussi parfois un phénomène attesté à Arados, celui du nom double, dans lequel le nom local est doublé d'un nom grec ou romain: ainsi le secrétaire du Conseil de Palmyre au moment du passage de l'empereur Hadrien s'appelle «Malê Agrippa» (Μαλη ὁ καὶ Ἀγρίππα dans le texte *CIS* 3959 = *BS* n° 44). De même à Arados, le père d'un secrétaire du début du règne d'Hadrien s'appelle «Démocritos surnommé Mariôn» (Δημόκριτος ὁ καὶ Μαριῶν; *IGLS* VII 4013). Mais cela est loin d'être systématique à Palmyre. On notera de plus, dans le cas de Malê Agrippa, que son nom grec n'apparaît que dans la version dans cette langue, et non dans le texte sémitique.

¹⁵ J.-P. Rey-Coquais, 1974, 225.

Tout concorde donc à faire de Palmyre une ville où le vernis onomastique gréco-romain est somme toute assez faible. Même quand ils exercent les charges civiques typiques des cités grecques, les magistrats de Palmyre portent surtout des noms d'origine locale. Et quand les Palmyréniens proclament le nom de leurs ancêtres dans leurs inscriptions, il en va de même; ces noms sont la manifestation d'une fierté de leurs origines, qui devait être le propre de l'aristocratie marchande de la cité. L'évolution du phénomène montre un accroissement à partir du milieu du II^e siècle, puis surtout au III^e siècle, mais au total, le nombre reste faible, même parmi les gens en vue.

B/ Les noms iraniens

Les noms iraniens sont toujours les noms principaux, sans concurrence avec un nom sémitique, et ils ne semblent pas être utilisés comme surnoms¹⁶. Il faut souligner un deuxième point: il n'y a pas à Palmyre de généalogie homogène d'origine iranienne: les personnages au nom iranien ont des ancêtres ou des descendants aux noms sémitiques. La principale exception est Septimius Worod, qui lui n'a ni ancêtre, ni descendant¹⁷. Mais il suffit de prendre l'exemple de Malikû, fils de Ogâ, fils d'Artaban (*mlkw br 'g' br 'rṭbn* en *SFP* n° 27) ou de Mezabbanâ, fils de Iarhibôlâ Refabôl Bagdan (*mzbn' br yrḥbw' rpbwl bgdn* en *PS* n° 210) pour voir que les noms iraniens sont très rarement accompagnés d'autres noms de même origine. En fait, ils semblent ainsi fonctionner souvent comme un nom d'ancêtre qui sert à définir un clan, et sont donc placés à la fin des généalogies.

L'exemple de Septimius Worod, ministre de Odainat, montre que cette partie de la population atteignait des positions parfois très en vue¹⁸. Un des clans les plus importants de Palmyre a ainsi un ancêtre éponyme au nom probablement iranien. Il s'agit du clan *prmw'n* (Φιρμων en grec) qui compte parmi ses membres plusieurs bienfaiteurs de divers sanctuaires (portes du sanctuaire de Bel¹⁹; bain d'Aglibôl et Malakbel²⁰), ainsi

¹⁶ Ce qui prouve d'ailleurs le statut particulier des noms gréco-romains dans l'onomastique des notables de Palmyre.

¹⁷ Sur ce personnage, voir l'étude de E. Will, 1996, 109-115.

¹⁸ Il s'agit d'un groupe particulier du point de vue onomastique (qui est le nôtre), mais rien ne confirme une quelconque identité ou un particularisme de ces gens au sein de la population de la cité.

¹⁹ *CIS* 3914 = *Inv* IX 25.

²⁰ H. Ingholt, 1936, 109-112, n° 11.

que d'autres personnes mentionnées par des inscriptions²¹. La famille semble avoir connu son apogée dans la seconde moitié du II^e siècle. D'après l'arbre généalogique, tel qu'il est reconstitué par J.T. Milik, l'ancêtre Firmôn a dû vivre au I^{er} siècle avant notre ère.

L'anthroponyme Bageshû est un autre cas de nom très vraisemblablement iranien porté par des membres des classes supérieures²². Ce nom (sous la forme Βαγεσος en grec) est celui du père d'un notable honoré par les Benê Hashash dans le sanctuaire de Bel en 128, ainsi que celui de son fils honoré au même endroit, sans doute dans les mêmes années²³. Ce dernier est également connu pour la construction d'une exèdre dans la grande Colonnade (nymphée A)²⁴ et parce qu'il a peut-être été symposiarque en 132-133²⁵. Il s'agit donc d'une famille de premier plan dans ces années qui correspondent à la venue de l'empereur Hadrien.

L'influence iranienne résulte peut-être plus d'une influence culturelle du monde iranien que réellement d'origines familiales. On peut ainsi avoir des doutes sur l'origine réelle de certaines familles: il n'est pas assuré que tous les Worod soient vraiment iraniens²⁶. De même les membres de la famille de Bageshû portent en général des noms arméens: le père du Bageshû d'*Inv* IX 34 s'appelle Habbê, lui-même fils de Bageshû, fils de Zabdiôl (Βαγεσος [Α]ββ[ε]ους τοῦ Β[αγ]εσου [Ζαβδι.]βω[λεου] en *SEG* 35, 1499 et *ḥb' br bgšw br zbdbwl* en *Inv* IX 33).

Quelques familles palmyréniennes se rattachaient à un ancêtre au nom iranien, ou donnaient à certains de leurs membres des noms de ce type, soit qu'un ancêtre ait été un immigré à Palmyre, soit que les contacts commerciaux nombreux avec le monde iranien aient rendu populaire ce type d'onomastique. Quoi qu'il en soit, ces familles ne semblent pas avoir eu de traditions iraniennes particulières, et hors

²¹ L'origine du nom n'est pas tout à fait assurée: voir cependant J.K. Stark, 1971, 109 et P. Piersimoni, 1995, 258 pour l'origine iranienne probable; *contra* O. Puchstein (dans M. Sobernheim, 1905, 10) pour l'origine latine (de *firmus*) et H. Ingholt, 1936, 91 pour l'origine sémitique. Sur la famille, voir *DFD*, 31-35 avec un arbre généalogique.

²² Pour l'origine iranienne de ce nom, voir A. Caquot dans *RTP*, 169.

²³ *Inv* IX 33-34.

²⁴ *SEG* 35, 1499. Il s'agit d'un texte reconstitué à partir de divers fragments (*Inv* III 2 et *Inv* XII 19): voir *DFD*, 241-242 et en dernier lieu, E. Will, 1983, 69 (d'où *SEG* 35, 1499).

²⁵ *RTP* n° 32, selon J.T. Milik, *DFD*, 238, n° 18 dont la lecture (*ḥb'*) est en effet possible d'après la planche III du *RTP*. Voir aussi M. Gawlikowski, 1973, 33, n. 17.

²⁶ De même à Hatra, les nombreux Worod ne sont pas tous d'origine iranienne.

certains cas de papponymie, comme dans la famille de Sasan, dont l'hypogée a été fouillé, les noms de ce type ne se répètent généralement pas au cours des générations.

Néanmoins si l'onomastique iranienne est bien attestée dans les classes les plus élevées de la société de Palmyre, elle y est plutôt rare. On la rencontre aussi dans les catégories modestes ou moyennes de la population, comme les affranchis (par exemple *CIS* 3996). La plupart des textes où ils sont attestés ne sont pas de grandes dédicaces honorifiques ou des inscriptions de fondation, mais des documents plus modestes, comme des épitaphes ou des textes de concession de partie de tombeaux. On peut mettre en relation avec ce fait le faible nombre de textes grecs (bilingues ou autres) qui comportent des noms iraniens (les exceptions étant justement les noms *bgšw/Βαγεσος* et *prmw/Φιρμων* des textes *SEG* 35, 1499, *Inv* VIII 87 et *CIS* 3914).

De même, si un certain nombre de notables de Palmyre portent des noms grecs, cet usage est loin de leur être réservé. Ce qui est plus rare dans les classes supérieures est le port d'un nom gréco-romain simple, sans nom sémitique, ni en grec, ni en palmyrénien. Ce phénomène semble un peu plus fréquent en revanche dans les franges les plus modestes de la population, qui emploient surtout l'araméen, langue dans laquelle ils transcrivent de manière assez systématique leurs noms, même quand ceux-ci sont grecs ou romains. C'était de toute façon un privilège des notables d'avoir plusieurs noms et de pouvoir les faire connaître par des inscriptions visibles par tous.

2. Type de noms et classes sociales

On trouve des noms gréco-romains dans tous les types de textes, y compris dans les inscriptions funéraires (épitaphes sur des bustes ou des sarcophages), même s'ils sont assez rares dans ces textes rédigés majoritairement en araméen.

Très rares aussi sont les noms qui apparaissent plus d'une seule fois. Pour chaque exemple, on est amené à soupçonner qu'il s'agit en fait de la même famille, et parfois du même personnage qui peut être à la fois le père, le grand-père, le mari des différents membres de la famille et apparaître à ce titre dans leurs généalogies respectives. Ainsi, la fréquence de *dynys* (Διονύσιος) ou de *qrbwln/qrb'l'* (*Corbulo*) est la conséquence de la conservation particulièrement bonne des reliefs d'une tombe. Tous les textes mentionnant *dynys* concernent en fait la même

famille, dont un ou deux membres (grand-père et petit-fils) qui portent ce nom, apparaissent dans une grande partie des généalogies²⁷. C'est exactement le même cas pour la famille de *Corbulon*²⁸. On peut rappeler que la relative fréquence des noms iraniens *'r̥bn* et *ssn* (Artaban et Sasan) a exactement la même cause. Pour le reste, les noms iraniens sont encore plus rares que les noms gréco-romains et s'ils apparaissent parfois, il n'y a jamais de généalogie homogène iranienne.

Seuls quelques noms non-sémitiques sont plus courants. Le premier est Ζηνόβιος dont on a déjà parlé amplement. Mais à la différence des noms gréco-romains qui apparaissent dans les textes unilingues, ce n'est peut-être que la traduction d'un ou plusieurs noms très courants à Palmyre. Les Ζηνόβιος connus à Palmyre portaient peut-être aussi un nom sémitique: il n'existe pas de transcription araméenne du nom grec Ζένωβιος, seulement des traductions. Il faut rappeler aussi que le nom, sans être rare, est relativement peu fréquent dans le monde grec.

Il semble au contraire que les gens appelés *dynys*, *mrql'* ou *typyls* ne portaient que ce nom. On peut envisager pour eux une origine étrangère, et en faire des immigrants suffisamment bien intégrés dans la société locale pour en utiliser la langue à l'exclusion de leur langue d'origine, mais il existe d'autres possibilités.

La relative fréquence de *'włk'* (Εὐτύχης) et de *hrms* (Ἑρμῆς) est plus intrigante²⁹. Le second de ces noms est utilisé de manière privilégiée par les affranchis qui apparaissent dans l'épigraphie de Palmyre, ce peut être une raison de sa présence: il est possible que ce soit un nom traditionnel à Palmyre (comme ailleurs) pour les esclaves et les affranchis. Εὐτύχης est assez courant, mais ne semble pas réservé à des étrangers. La popularité de ce nom est sans doute à mettre en rapport avec celle des *gad* en milieu sémitique³⁰. Néanmoins, il faut noter que les noms sémitiques formés sur la racine *gd* ne sont pas particulièrement nombreux. Au contraire, Hermès et Eutychès sont répandus dans l'ensemble du monde gréco-romain, et en particulier à Rome même. *Hermes* y est d'ailleurs le nom grec le plus courant, et est utilisé en grande partie par des affranchis et des esclaves, tout comme *Eutuches* et

²⁷ Textes rassemblés dans *RSP* n° 24-25, 27-28, 30-31, 34-36, 38, 46.

²⁸ *RSP* n° 55, 58-62, 95-96, 99-101.

²⁹ On peut en citer quelques exemples: pour le premier *CIS* 4103, 4357, 4385 et pour le second, *CIS* 4081, *RSP* n° 102, 104.

³⁰ Voir M. Sartre, 1985, 201.

Eutuchus qui sont par leur fréquence en 8^e et 9^e positions dans la liste établie par H. Solin pour Rome. Ce n'est peut-être pas un hasard si *Eros* et *Alexander*, noms connus également à Palmyre, apparaissent en 2^e et 3^e position dans le classement par fréquence du volume de H. Solin³¹.

Il faut souligner que l'immense majorité des textes qui concernent ces noms sont seulement en araméen. L'onomastique gréco-romaine ne doit pas dissimuler le fait qu'il s'agit de catégories de la population dont la culture est majoritairement indigène. Les anciens esclaves qui s'appellent Hermès ou Narcisse sont peut-être originaires du monde grec (Syrie ou même Asie Mineure), mais, à Palmyre, ils se meuvent dans une partie de la population qui n'a accès que de manière partielle à l'hellénisation et sans doute à l'écriture.

Même dans les textes bilingues, l'onomastique d'origine orientale prédomine très largement. Quand des noms gréco-romains apparaissent, c'est toujours au milieu de noms sémitiques caractéristiques. De plus, la fréquence de Ζηνόβιος ou d'autres noms facilement transposables indique clairement qu'il faut souvent lire derrière le nom grec un équivalent sémitique. Les textes bilingues sont à ce titre révélateurs et permettent de restituer ce qui était le nom d'usage courant.

Les noms non-sémitiques sont en fait assez rares à Palmyre, même si dans le cas des noms grecs ils appartiennent souvent aux gens les plus en vue de la population. Mais la grande masse des inscriptions de Palmyre est marquée par la présence d'une onomastique sémitique prédominante. Cette onomastique n'est bien sûr pas une, car elle est au moins partagée entre noms araméens et arabes. On a ainsi souvent tenté de les utiliser pour définir Palmyre comme une ville arabe.

L'onomastique peut en effet aussi être un des points de départ de la recherche sur l'identité ethnique de Palmyre. Le constat qu'on peut faire est limité par l'étendue des lacunes de notre documentation. L'importante proportion de noms explicables par le recours à la langue arabe est pourtant claire. Il ne semble pas qu'on puisse faire de différence entre les classes sociales ou les époques.

Deux remarques s'imposent à ce sujet. La première est d'ordre historiographique: un certain nombre de noms sont explicables par l'arabe, mais tout aussi bien par les autres langues sémitiques parlées

³¹ H. Solin, 1982, I, 342-353 pour *Hermes*; II, 796-806 pour le couple *Eutuches-Eutuchus*, tous les deux susceptibles de la transcription 'wtk'. Voir *supra* sur les rapports entre le nom d'origine non-sémitique et l'éventuelle origine sociale.

dans la région. Ce n'est que par choix *a priori* qu'on peut se décider pour l'une ou l'autre solution. En effet, l'arabe est beaucoup mieux connu que l'araméen; «nous ne connaissons pas assez l'onomastique araméenne pour être en mesure d'affirmer qu'un nom propre nabatéen, attesté en arabe, ne peut pas aussi avoir existé en araméen»³², il est donc beaucoup plus probable de découvrir des parallèles onomastiques en arabe.

La deuxième remarque est liée à la première: les liens qu'on peut établir entre l'onomastique d'un personnage et son origine ethnique supposée ne sont souvent qu'illusoire. Il arrive souvent qu'à Palmyre la généalogie d'une personne mêle de manière indifférenciée noms typiquement arabes et noms plutôt araméens. C'est le cas par exemple de la famille d'Odainat, mais les exemples sont nombreux. Ainsi, le symposiarque *zbyd' br š'dw br tymšmš* («Zebîdâ, fils de Shoadû, fils de Taîmishamsh», CIS 3919 = Inv IX 19) en avril 119, oncle du grand caravanier Soados, porte un nom araméen, alors que son père et son grand-père ont des noms plutôt explicables par l'arabe. Il existe en fait sans doute très peu de familles dans lesquelles l'onomastique soit homogène, et cela même dans un corpus qui ne documente que sur une petite partie de la population de l'oasis.

Au-delà des données onomastiques individuelles, il faut aussi souligner que parmi les noms tribaux, l'immense majorité est araméenne: il est intéressant d'ailleurs qu'une des seules exceptions (les *bny m'zyn*) soit associée d'une part à une déesse arabe, Allât, et d'autre part à un dieu, Baalshamîn, qui fait partie depuis longtemps des panthéons ouest-sémitiques (cananéens et phéniciens). Ces considérations ne signifient en aucun cas qu'il faille sous-estimer ou négliger la part de population d'origine arabe dans le peuplement de Palmyre à l'époque considérée. Il est toutefois nécessaire de définir de manière plus précise ce qu'on peut entendre par proprement arabe et la manière dont cette présence peut être visible dans la société palmyrénienne. Le caractère mixte des généalogies, ainsi que les données religieuses, montrent en fait surtout les processus de mélanges culturels qui ont cours à Palmyre. De même,

³² J. Cantineau, 1934-1935, 77-97 (cité par J. Teixidor, 1995, 13-14). *Contra*, voir la position de J. K. Stark, 1971, 62 («Whenever a name could be explained from either an Aramaic or an Arabic root, preference has in general been given to the latter»). Cette argumentation fondée sur un *a priori* est sans doute à nuancer très fortement: voir M. Gawlikowski, 1995, 105 et P. Piersimoni, 1994, 90 et 96.

dans le vocabulaire des inscriptions araméennes ont pris place quelques mots arabes, mais si on fait le compte, on peut voir qu'ils sont en réalité peu nombreux. J. Cantineau remarquait que les emprunts à l'arabe se situaient surtout dans les domaines de la religion et de l'organisation politique et institutionnelle³³. La concurrence gréco-romaine a peut-être eu pour effet de la freiner ou de la dissimuler, mais il en reste quelques éléments dans la documentation.

Ce qu'il faut peut-être le plus souligner à Palmyre est donc la rareté des noms gréco-romains et iraniens et la très grande fidélité à l'onomas-tique sémitique, et cela quelque soit le milieu social concerné, même s'il faut noter des différences dans les modalités d'emploi de ces noms. Certes, l'onomas-tique est utilisée, à Palmyre comme ailleurs, comme une manière de marquer sa différence. Comme on peut le voir par les exemples qui sont rassemblés ici, l'utilisation de noms gréco-romains par les personnages en vue de la cité peut être considérée comme une véritable déclaration d'intention culturelle. Mais leur rareté signale que, même dans le cas des magistrats de la cité grecque, l'attachement à la culture locale est resté primordial jusqu'à la fin du III^e siècle. Il est évident aussi que l'adoption de certains de ces noms correspondait à un phénomène de mode, mais dans l'état actuel de la documentation, il est impossible de donner plus de précisions.

Ce qui ressort aussi de cette documentation et qui est valable pour les noms sémitiques, comme pour les autres, c'est que l'onomas-tique peut difficilement servir de critère pour l'origine ethnique. On trouve en effet dans de nombreuses généalogies un mélange de noms de toutes origines, ce qui rend généralement impossible ensuite de conclure à l'ascendance arabe, iranienne ou latine des personnages considérés.

Jean-Baptiste Yon
Université François-Rabelais, Tours

³³ J. Cantineau, 1935, 151.

Abréviations

AE: *L'Année épigraphique*, Paris 1888- .

BE: *Bulletin Épigraphique* (extrait de la «Revue des Études Grecques»).

BS: C. Dunant, *Le sanctuaire de Baalshamin*, vol. III, *Les inscriptions*, Rome 1971.

CIS: *Corpus Inscriptionum Semiticarum, Pars secunda, Tomus III: Inscriptiones Palmyrenae* (éd. par J.-B. Chabot), Paris 1926 et 1947.

DFD: J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux (Recherches d'épigraphie proche-orientale I)*, BAH 92, Paris 1972.

Histoire Auguste, Tyr. trig.: *Vie des trente tyrans*, dans *Histoire Auguste*, texte établi et traduit par A. Chastagnol, Paris 1994, 835-915.

Histoire Auguste, Vita Gall.: *Vie des deux Galliens*, dans *Histoire Auguste*, texte établi et traduit par A. Chastagnol, Paris 1994, 795-833.

IGLS VII: Inscriptions grecques et latines de Syrie, Arados et régions voisines, par J.-P. Rey-Coquais, 1970, BAH 89, Paris.

Inv: *Inventaire des Inscriptions de Palmyre* (I-IX par J. Cantineau; X par J. Starcky; XI par J. Teixidor; XII par A. Bounni et J. Teixidor), Beyrouth et Damas 1930-1975.

OGIS: *Orientalis Graeci Inscriptiones Selectae* (éd. W. Dittenberger), Leipzig 1903-1905 (2 vol.).

PS: H. Ingholt, *Studier over Palmyrensk Skulptur*, Copenhague, 1928.

RSP: *Recueil d'inscriptions palmyréniennes provenant de fouilles syriennes et polonaises récentes à Palmyre* (éd. M. Gawlikowski), Extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres XVI*, Paris 1974.

RTP: *Recueil des Tessères de Palmyre* (par H. Ingholt, H. Seyrig et J. Starcky, suivi de remarques linguistiques par A. Caquot), BAH 58, Paris, 1955.

SEG: *Supplementum Epigraphicum Graecum*, Leyde, Alphen aan den Rijn puis Amsterdam 1923- .

SFP: A. Sadurska et A. Bounni, *Les sculptures funéraires de Palmyre*, Suppl. «Rivista di Archeologia» 13, Rome 1994.

Articles et ouvrages

Cantineau J., 1930a, *Textes funéraires palmyréniens*, RB, 518-549.

Cantineau J., 1930b, *Inscriptions palmyréniennes*, Chalon-sur-Saône.

- Cantineau J., 1931, *Textes palmyréniens provenant de la fouille du temple de Bel*, «Syria» 12, 116-142.
- Cantineau J., 1934-1935, *Nabatéen et Arabe*, Annales de l'Institut d'Études Orientales I, 77-97.
- Cantineau J., 1935, *Grammaire du palmyrénien épigraphique*, Le Caire.
- Cantineau J., 1938, Tadmorea, «Syria» 19, 72-82 et 153-171.
- Caquot A., 1962, *Sur l'onomastique religieuse de Palmyre*, «Syria» 39, 231-256.
- Equini Schneider E., 1993, *Septimia Zenobia Sebaste*, Studia Archaeologica 61, Rome.
- Gawlikowski M., 1970, *Palmyrena*, «Berytus» 19, 65-86.
- Gawlikowski M., 1973, *Le Temple palmyrénien (Palmyre VI)*, Varsovie.
- Gawlikowski M., 1985, *Les princes de Palmyre*, «Syria» 62, 251-261.
- Gawlikowski M., 1995, *Les Arabes en Palmyrène*, in H. Lozachmeur (éd.), *Présence arabe dans le Croissant fertile avant l'Hégire*, Paris, 103-108.
- Ingholt H., 1936, *Inscriptions and sculptures from Palmyra I*, «Berytus» 3, 83-127.
- Masson O., 1969, *Recherches sur les Phéniciens dans le monde hellénistique*, BCH 93, 679-689.
- Piersimoni P., 1994, *Who's who at Palmyra*, OLP 25, 89-98.
- Piersimoni P., 1995, *Compiling a Palmyrene Prosopography: Methodological Problems*, ARAM 7, 251-260.
- Potter D. S., 1990, *Prophecy and History in the Crisis of the Roman Empire (A Historical Commentary on the Thirteenth Sibylline Oracle)*, Oxford.
- Rey-Coquais J.-P., 1974, *Arados et sa pérée aux époques grecque, romaine et byzantine. Recueil de témoignages littéraires anciens, suivi de recherches sur les sites, l'histoire, la civilisation*, BAH 97, Paris.
- Sartre M., 1985, *Bostra des origines à l'Islam*, BAH 107, Paris.
- Sartre M., 1998, *Nom, langue et identité culturelle en Syrie aux époques hellénistique et romaine*, in J.-B. Humbert et A. Desreumaux (édd.), *Khirbet es-Samra I, la voie romaine, le cimetière, les documents épigraphiques*, Turnhout, 555-562.
- Schlumberger D., 1942-1943, *Les gentilices romains de Palmyréniens*, BEO 9, 53-82.
- Seyrig H., 1963, *Les fils du roi Odainath*, AAAS 13, 159-172 (= *Scripta Varia*, BAH 125, Paris, 1985, 265-278).

- Sobernheim M., 1905, *Palmyrenische Inschriften II*, MVAG 10/2, 1-58.
- Solin H., 1982, *Die griechischen Personnamen im Rom. Ein Namenbuch (CIL Auctarium)* (3 vol.), Berlin-New York.
- Stark J. K., 1971, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, Oxford.
- Teixidor J., 1995, *Introduction*, in H. Lozachmeur (éd.), *Présence arabe dans le Croissant fertile avant l'Hégire*, 13-15.
- Will E., 1983, *Le développement urbain de Palmyre: témoignages épigraphiques anciens et nouveaux*, «Syria» 60, 69-81 (= *De l'Euphrate au Rhin*, Beyrouth, 1995, 511-523).
- Will E., 1992, *Les Palmyréniens. La Venise des sables*, Paris.
- Will E., 1996, *À propos de quelques inscriptions palmyréniennes: le cas de Septimius Vorod*, «Syria» 73, 109-115.